Clio. Femmes, Genre, Histoire

13 | 2001
Intellectuelles

Rachel SAUVÉ, *De l'éloge à l'exclusion. Les femmes auteurs et leurs préfaciers au XIXe siècle*, Presses universitaires de Vincennes, « Culture et Société », 2000, 250 p.

Christine Planté

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/clio/148
DOI : 10.4000/clio.148
ISSN : 1777-5299

Éditeur
Belin

Édition imprimée
Date de publication : 1 avril 2001
Pagination : 241-244
ISBN : 2-85816-577-7
ISSN : 1252-7017

Référence électronique
Christine Planté, « Rachel SAUVÉ, *De l'éloge à l'exclusion. Les femmes auteurs et leurs préfaciers au XIXe siècle*, Presses universitaires de Vincennes, « Culture et Société », 2000, 250 p. », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 13 | 2001, mis en ligne le 19 mars 2003, consulté le 24 avril 2022. URL : http://journals.openedition.org/clio/148 ; DOI : https://doi.org/10.4000/clio.148

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2022.

Tous droits réservés

Rachel SAUVÉ, *De l'éloge à l'exclusion. Les femmes auteurs et leurs préfaciers au XIXe siècle*, Presses universitaires de Vincennes, « Culture et Société », 2000, 250 p.

Christine Planté

1 Dans cet ouvrage tiré d'une thèse soutenue à l'université de Toronto, Rachel Sauvé aborde la question de la femme auteur et de la place des femmes dans l'institution littéraire par un biais original : elle y étudie un ensemble de préfaces allographes (c'est-à-dire écrites par quelqu'un d'autre que l'auteur) à des œuvres littéraires du XIXe siècle. Établi de façon très systématique, le *corpus* de deux cent dix préfaces (dont cent soixante et onze à des œuvres de femmes) allant de 1803 à 1899, bien représentatif donc même s'il ne prétend pas à l'exhaustivité, est soumis simultanément à une mise en perspective socio-historique et à une analyse de discours. Il s'agit de la première étude systématique de ce genre plutôt de cette pratique discursive fortement codée qu'est la préface allographe, alors qu'on s'est beaucoup plus intéressé aux modalités d'énonciation, aux stratégies et aux enjeux des préfaces auctoriales (Michel Charles, Gérard Genette, Henri Mitterand). À lire Rachel Sauvé, on comprend d'ailleurs bien pourquoi : celles-ci s'opposent, du moins dans leur version « manifestaire », à l'institution littéraire, elles sont donc séduisantes pour une critique contemporaine qui tend à valoriser la rupture comme signe d'originalité et de modernité, alors que les préfaces allographes s'inscrivent dans l'institution et courtisent la critique dominante de leur temps, dans leur recherche d'une bienveillante complicité des lecteurs pour l'œuvre préfacée et elles apparaissent donc le plus souvent comme des discours d'autorité, bien moins rigoureux que la critique littéraire contemporaine à proprement parler, et comme des condensés d'idéologie. Leur étude restitue une sorte de panorama de l'activité littéraire du XIXe siècle saisie en deçà de toute sélection ou reconstruction *a posteriori* ; elle s'avère surtout éclairante pour la connaissance du fonctionnement et

des valeurs de l'institution, et s'agissant des préfaces à des œuvres féminines, largement privilégiées dans le livre pour celle des représentations des rôles sociaux de femmes, dont la place qui leur est assignée en littérature apparaît comme un direct prolongement.

2 L'intérêt est ici de plonger dans la diversité de la production littéraire d'un siècle sans exclusion de genre ou de valeur, ce qui donne une assise plus rigoureuse et systématique aux analyses et hypothèses qu'on a pu avancer sur les femmes auteurs, leurs textes, leur réception. Les régularités rhétoriques et argumentatives qui président au développement de ces préfaces, où il s'agit en somme pour les préfaciers des deux sexes de faire lire des textes dont des femmes sont les auteurs, tout en se soumettant à une idéologie qui postule une absolue contradiction entre femme et auteur (voir notre *Petite sœur de Balzac. Essai sur la femme auteur*), apparaissent, selon la formule même de Rachel Sauvé, « d'une régularité presque déconcertante », dont il faut bien imputer la cause à une idéologie du féminin largement partagée. Quelques nuances se précisent certes, par rapport au tableau attendu : l'opposition entre discours préfaciel sur des œuvres d'hommes et sur des œuvres de femmes n'est pas systématique ; les métaphores de la fécondité ne sont pas réservées aux femmes (mais le lexique et les images féminins apparaissent bien en contexte minorant)et la part du biographique est plus importante dans les discours sur les hommes. Mais aucune surprise majeure : à lire les conclusions des analyses, ces préfaces présupposent et reconduisent plus ou moins subtilement un déni d'individualité, de subjectivité, de capacité de création d'une œuvre originale et cohérente, de génie. La « constitution du scripteur en auteur » (au sens foucaldien du terme) est refusée aux femmes. L'éloge préfaciel n'est donc pas incompatible avec une exclusion des femmes de l'institution littéraire, dans la durée.

3 On peut adresser à ce livre des questions et des objections méthodologiques importantes, qui tiennent soit à la nature même du projet et de l'enquête dans leur ampleur, soit à des flottements dans la démarche. Ainsi, pourquoi retenir comme pertinente, et même fondatrice pour l'analyse, l'opposition de genre homme/femme quant à l'*objet* de la préface, l'auteur du texte préfacé, et l'écarter de prime abord quant à son *sujet*, le préfacier, d'autant que cette distinction revient de fait en force dans les derniers chapitres ? D'autre part, s'il est salubre d'écarter dans la composition du *corpus* toute hiérarchie *a priori*, peut-on circuler ainsi entre les textes et les commenter sans plus d'égard à la position de leur objet (Balzac... ou Antoinette Quarré) ou de leur auteur (Baudelaire... ou Alfred Nettement) dans la littérature et la société du temps ? Sans parler de la frustration qui résulte, à passer si rapidement d'un nom et d'un texte à l'autre, pour le lecteur de ce parcours qui aimerait parfois voir prolongée l'analyse de quelques textes trop brièvement cités et commentés et dont certains paraissent irréductibles à une pure variation sur la rhétorique du genre (ainsi Gautier ou Sand sur Balzac). Enfin, si la hiérarchie des valeurs admises est incontestablement héritée d'une histoire littéraire (largement élaborée au cours de la période ici étudiée) qui implique des présupposés sexistes, peut-on en conclure pour autant au caractère sexiste en soi du concept même de *valeur* ? On voit l'enjeu théorique de la question : l'opposition, c'est-à-dire l'inégalité des sexes étant une des plus universelles et fondamentales données de l'expérience humaine, toute construction hiérarchique, quelles que soient la nature de ses éléments et sa visée, équivaut-elle de fait et indirectement à reconduire une forme de sexisme ? Il y a aussi des implications critiques et esthétiques : récuser radicalement toute catégorie de la valeur revient en effet à récuser la littérature même,

telle entre autres que se la représentaient et la vivaient les femmes (et les hommes) auteurs du XIXe siècle préfacé(e)s. Enfin, de ce que l'auteur, contrairement à la proclamation de Foucault, n'est décidément pas mort, et aurait en particulier survécu à travers la catégorie du *génie*, conclura-t-on que seule la notion d'auteur permettrait de « réunifier le sujet [femme] avec son texte » et de réintégrer les femmes dans une littérature universelle ?

4 L'originalité et le caractère systématique de l'enquête ne font pas moins de ce livre un apport sérieux pour la connaissance de l'idéologie du genre, et plus encore peut-être de l'institution littéraire au XIXe siècle. Et la nature même des questions qu'il soulève montre éloquemment que toute tentative de réelle prise en considération de la production des femmes conduit à une interrogation critique des catégories dans lesquelles se pense la littérature, et s'écrit l'histoire littéraire.